

Marik Froidefond

OYATS

Dessins de Gérard Titus-Carmel

L'Atelier contemporain
FRANÇOIS-MARIE DEYROLLE ÉDITEUR
MMXIX

I
STEPPE

Tu pourras lire sur ma paume toujours les mêmes merveilles

ANNA AKHMATOVA



I.

bom bom

guttural

des tambours

à travers la steppe

2.

flambe! vaste et fort saccage
trombe ruades vociférations des torses
les guerriers gavés d'odeurs de feu de bois d'encens couverts de crasse
les chevaux lourds sueur aux flancs
sabots ocre
bêtes dans la clameur sourde qui halètent se cabrent
les échines luisantes
elles sont belles en leur effroi exténuées fracassées
sous les sangles et l'or le cuir des harnachements

c'est la nuit pleine la nuit de horde
mugissante et sans heures (gosier du temps archaïque)

plus balafré encore l'un s'avance cavalier
des peaux de bouc roulées aux jambes
et la terre noire se fend dévastée fumante à nouveau
épidémies guerre des clans
le ravage sans fin se perpétue

*ceintures flèches sabres
brasier exposé au vent âpre
ça éructe*

et les galops

c'est l'épopée de la vieille Asie

3.

« ... »
le chant de l'archer noyé
se mêle à celui de la
veuve
il dégoutte du rêve

et résonne
puissant (mais inentendu)
comme un appel rauque qui aurait traversé les temps
(est-ce jalousie haine ou le bourdon des esprits vengeurs)

la peur et l'arrogance liment la langue

*(dans le silence et la dignité du clan le visage est figé
les mouvements suivent lenteur hiératique
somptuosité des costumes)*

ô dieux forces naturelles et démons
cortège à l'infini qui peuple le paysage fantasmatique

et le souvenir des valeureux tombés jadis au combat

6.

plus loin

(tu sais) la vitalité des traditions millénaires
les dunes métalliques sablonneuses sous les vautours énormes
le sifflement du vent comme celui qui sort des larynx diphoniques
des vièles à tête de cheval
les paysans des hauts plateaux ils entonnent le kboomii
Tsataan tu reconnais les joues sales des enfants les osselets les peuples
nomades dans les solitudes de Gobi
cette giclure d'air glacé
et balbaal en pleine plaine

7.

Loup bleu toi l'ancêtre des Mongols
je me prosterne à tes pattes griffues
Börte Cino
ma horde est derrière moi
entends leurs voix qui brament le magtaal
entends le magtaal fauve que mes sœurs récitent pour toi

J'ai bravé les falaises j'ai franchi l'arc du grand Altaï
J'ai traversé le plateau bronze immense concave minéral
les rives de l'Orkhon
étranglé tous les chiens errants pour toi
dispersé comme cendres au vent les individus d'os
par delà la source du fleuve Onon au berceau des crachats

J'ai renié père mère
maudit la tribu celle de Yegusaï et de Temudjin
saccagé les temples les forteresses
les effigies élevées aux sépultures
les camps dressés dans le sable les cèdres rachitiques aussi je les ai piétinés
jusqu'à gravir une à une les pierres triangulaires du mont sacré

Et me voici
ma trachée aussi blanche que le réclame ta convoitise

accomplis le mythe fondateur
qu'attends-tu

(au secret de la yourte aussi, l'audace inouïe et toute la douceur du monde)

*

Intermède burlesque

clarté opalescente de la lune
les masques comiques se confondent avec ceux des démons
sculptés en bois de cyprès et peints
kyogen
dans l'embrassement
le drame et le burlesque coexistent

*Ame no Uzume frappe le long nez de Saruta-hiko
pendant que le shite change de costume dans les coulisses*

le bouffon parade
son visage est défiguré par les traits outrés
et sa bouche protubérante
grimace
pour apitoyer
qui
de sa sagesse populaire de ses folles paroles et soties

le temps d'une farce

*

8.

Himalaya demeure des dieux hercyniens
ta route s'effrange en fanions de prière
et se linge dans l'étoffe brune orange des champs
d'orge
sari et châle de laine en tes replis
ô ma montagne dévorée par l'érosion

(et terrifiante déesse Kali)

un miroir posé sur l'autel

Bhimakali

Zanskaris

Lamayaru

on appellera le vent pour séparer la balle du grain

9.

mais bien avant (dit la chronique)
il faut encore écouter
Mère qui hurle
tance les fils en rangs sombres devant le chariot
elle étale ses seins sur ses genoux

Nisum vous qu'on appelle fils de lumière
nés de la clarté du ciel filtrée par l'ouverture à fumée de la tente (« en
rampant tel un chien jaune sur un rayon de lune ou de soleil ») et
frottée contre mon ventre sans mari

voyez les seins que vous avez tétés

vous que j'ai nourris
torchés portés sur mes reins
sans trêve
dans la poussière la nuit dans le fracas des pertes
sans trêve gorgés de mouton bouilli de lait fermenté
d'ail ciboule & poires sauvages

vous nés caillot au poing
taciturnes héros des camps circulaires
vous avez usé vos ongles aux crues
à l'horizon droit des plaines
vous avez mêlé vos gencives encore roses de mon placenta aux nattes
des captives violentées

entendez la légende
l'Histoire secrète et ridée du sang qui ne se tarit pas
Il y eut Loup bleu qui naquit prédestiné par le ciel d'en haut
Il y eut Biche fauve Ils vinrent traversant le lac

leur sang se déverse en partage depuis le premier des ancêtres

10.

(roule gronde la fable inépuisable et se perpétue)

la cavalerie n'a pas de fin

car c'est peu des hardes de cervidés

c'est peu des chameaux gris attelés aux chariots
des agrafes boucles harnais hongres outres & courroies
des sept étendards et tambours tonitruant
« à fendre les flots à briser les pierres claires »

des bouquetins guettés à travers les claires

des tuniques de lin sombre des casaques en peaux de rats cousues
ensemble qui pourrissent sur les corps
des bœufs sacrifiés sur les tertres
des tapis des lainages des provisions troupeaux abandonnés
sur les sentiers des élans

c'est peu

le froid reste au ventre

IV

LES GRANDES SALAISONS

*Cette heure m'est destinée.
Je sens sur les paupières et près des lèvres
Une tristesse presque animale*

MARINA TSVETAEVA



Il suffit d'un petit coup de canif

et les galops reprennent de plus belle
peut-être étaient-ils toujours là
n'avaient-ils jamais cessé

dans l'assourdissement du dehors l'abrutissement

des fables rameutées au plus loin du crâne (depuis l'horizon des
grandes migrations la frénésie cris de lance et barbarie des visions de
forge où demeurent embusquées les bêtes sols meubles sous les caravanes
lentes de nos terreurs et de nos désirs)

et aussi les voix montées haut dans le pays de patience (jusqu'au
silence géométrique où tu as cru pouvoir te retirer toi-même lieu
sans paysages ni saisons une quiétude très charpentée où personne
n'est jamais mort)

ainsi les galops reprennent

les hennissements et ruées céphalées

les halètements la misère des femmes traînées par les cheveux

jusqu'à brûler au fer rouge l'arrière de tes yeux

une zone infiniment vulnérable où les secrets glissent en silence

(membrane invisible

comme un tympan ou une eau froide

soudain cravachée)

LAISSÉS D'ENFANCE

1.

tenter aujourd'hui aux régions natales et incertaines le souvenir
vandale des ronces rue du point du jour elles griffaient les genoux les
tibias en notre jeune sang lorsqu'on se hissait dans l'embellie pour
cueillir les mûres qui éclataient douces et noires au tournant du chemin
là où de ses mains il avait bâti

il ne restait plus qu'un peu d'herbe sur l'emplacement de quoi
s'agripper encore en nos mémoires mêlées de rêves
nous qui fûmes d'un pays autrefois clair

la rue montait plus loin que le petit pont plus loin que la vieille
poste et la route des corneilles continuait jusqu'au minuscule cimetière
entre les champs et l'église des moissons anse d'apaisement
pays des mères et des enclos on exultait dans le soleil

refaire du bout du doigt le dessin des dalles polies alignées droites en
longue échine les noms photos et médaillons des enfants qu'on énumérait on
les énumérait toi et moi tout à notre gaieté bourdonnante avec nos robes
courtes et nos bracelets et on sautait au rythme de la bêche solange simone
louise marcelle la comptine de la Ville-aux-Bois parfois jusqu'à la nuit
la comptine pour se préparer à être terre comme toi

les mains arrachaient l'herbe actionnaient le levier de la fontaine
apprivoisant la place
et l'eau glacée éclaboussait nos pieds

2.

le goût des cailloux bleus sous la langue
et les mouches tombées entre les longs rideaux d'enfance
quelques unes encore grésillantes au revers du coton
en retrouver la simplicité
en murmurer le mot
ce n'est pas si difficile

près du miroir il y avait le lit cerclé des enfants là où les visages
disparaissent des photos là où la nuit tu étouffais sous les chevaux de la tapisserie
si vaste et giboyeuse d'armes de sabots de fils rouges et terreux
tu croyais qu'il aurait suffi de dire

*je connais les bornes et les barrières
les pistes cavalières et les sentiers*

pour que l'air tout à coup revienne et mate le sifflement
de tes poumons

mais dans l'enchevêtrement des courbes animales et
les bataillons de coudes et de
jarrets
ça durait au-dessus de ta tête
ça durait l'odeur du velours ras
jusqu'aux écorces éparses de l'aube

3.

entre les briques et les briques
tout ce salpêtre
creusé ongles nus dans l'été immobile

les langues des vaches s'allongeaient pour atteindre les pommes
jusqu'à ce que
tout à coup la cour
devienne trop petite rétrécie pour le charroi
et le gravillon sans poids dans la main

on était si jolies et méchantes et si gaies
à compter les fraises au pied du mur à recopier les crinolines des gravures
pendant qu'un à un s'ajoutaient les carrés de laine mêlés aux billes de
terre les carrés de laine
pour langer les morts futurs

(jeux familiers
dans l'odeur des légumes cuits et des pruneaux
le lapin attendait ventre ouvert
sans litière
un aboiement enfin
s'étirait
traversait la fraîcheur du soir)

grenier rapiécé des campagnes comment te dire
comment dire le fer repeint chaque été la craie sur les doigts les dictionnaires
appris par cœur et l'essoreuse dans son bruit de carlingue
et comment dire le convoi d'octobre dont les roues
ont émiétté les ardoises

essaie
mais à quoi bon

(aussi l'odeur humide la nuit quand ça t'étreint)

4.

mère aimante les longs matins de givre dans le froissement des feuilles
au-dessus des roches
mère déjà si lointaine transparente parmi les averses trémières et les
minuscules violettes
oublieuse de toi de nous à force de chercher aux traînes de l'enfance ta voix
ta voix emmurée
transie de petite fille sans mère pour toi mère pour un fils mère
inconsolable
mère sans voix si sage et muette

(l'enfance passait blottie entre les galets et la laine de verre
on tenait dans nos paumes un instant la chanson du glacier qui allait de
village en village
pénétrant nos cabanes et les branchages au dessus du ru
Dolloir permanent Dolloir
es-tu l'ombre ou la douleur
es-tu le souvenir du fleuve gelé franchi en une nuit
ou celui du grand yaka le visage mangé par sa cape comme une aile noire
craquée de froid et de folie sur le paysage d'enfance

la peur toujours saisit les reins comme à cinq ans)

nuit si longue aujourd'hui
à contempler le peu
de jour qui s'efface au bout des branches

mère agenouillée près du bois
sous la fumée et le trot des loirs

(l'enfance appelle dans mes nuits de cave)

5.

(et vous que direz-vous
meute des enfants
que direz-vous quand l'heure viendra de vous tenir debout
et de tourner la tête
direz-vous que je vous ai oubliés
lorsqu'un jour le ciel en son débord

me direz-vous où sont les traces de nous sur ton corps
sur ton ventre qui nous a engrangés
à la commissure de tes lèvres
où gardes-tu mémoire de l'enfantement de nous du creusement en toi
par nous
où sais-tu que nous existons
sur quels vertiges de ton corps)

L'oyat est une plante vivace originaire de l'Ancien Monde qui pousse dans des terrains sablonneux grâce à un système racinaire profond. Aussi appelée roseau des sables, elle est adaptée au milieu sec (dune) et salé (embruns).

Les oyats résistent à l'ensablement et stabilisent la dune en formant des rhizomes traçants capables de s'étendre sur de grandes distances et de donner naissance, par des stolons souterrains, à de nouvelles pousses aériennes. Leurs feuilles sont coupantes pour les doigts. Elles ont la particularité de s'enrouler sur elles-mêmes afin de perdre le moins d'humidité possible et de résister à la sécheresse. Au cœur de cet enroulement, la surface foliaire est plissée en de nombreux sillons appelés cryptes où l'humidité reste supérieure à celle du milieu extérieur. Des morceaux de rhizomes sont fréquemment emportés par les vagues. Ils peuvent rester longtemps viables dans l'eau de mer avant d'être déposés plus loin sur le littoral où ils s'enracinent à nouveau.

Dans ce parcours à travers le vent et les oyats, on reconnaîtra les voix de T.S. Eliot, Ariane Mnouchkine, Louis-René des Forêts, Aimé Césaire, et d'autres encore dont j'ai recueilli et mêlé les échos.

TABLE

I

Steppe

page 7

II

Claustro do silencio

page 33

III

page 61

IV

Les grandes salaisons

page 67

V

L'invention des poumons

page 97

Cette édition originale d'*Oyats* de
Marik Froidefond,
enrichie de dessins de
Gérard Titus-Carmel,
a été mise en page par
Juliette Roussel
et imprimée par
Jelgavas Tipografija.

Photogravure : Guy Léopold
© L'Atelier contemporain, juin 2019
ISBN 979-10-92444-93-3
www.editionsateliercontemporain.net